

A detailed oil painting of a man, shirtless and wearing dark trousers, leaning over a wooden floor. He is using a tool to work on the floorboards. The floor is covered with wood shavings and debris. The background shows a window with blue shutters. The overall style is realistic and textured.

JACQUES-OLIVIER **BOUDON**

LE PLANCHER DE JOACHIM

L'histoire retrouvée
d'un village français

Belin

Le plancher de Joachim

Du même auteur

- Religion et politique en France depuis 1789*, Paris, Armand Colin, coll. «Cursus», 2007.
- Ordre et désordre dans la France napoléonienne*, Paris, Napoléon I^{er} Éditions, 2008.
- Le roi Jérôme, frère prodigue de Napoléon*, Paris, Fayard, 2008.
- Les habits neufs de Napoléon*, Paris, Bourin Éditeur, 2009.
- L'époque de Bonaparte*, Paris, Puf, coll. «Licence», 2009.
- Napoléon expliqué à mes enfants*, Paris, Seuil, 2009.
- Les Bonaparte. Regards sur la France impériale*, Paris, La Documentation française, 2010.
- Napoléon Bonaparte. Le 1^{er} Empire*, Paris, Éditions Jean-Paul Gisserot, 2011.
- Discours de guerre de Napoléon* (présentation), Paris, Pierre de Taillac Éditions, 2011.
- Monseigneur Darboy (1813-1871), archevêque de Paris. Entre Pie IX et Napoléon III*, Paris, Éditions du Cerf, coll. «Histoire», 2011.
- Napoléon et la campagne de Russie. 1812*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Lettres de la campagne de Russie. 1812* (présentation), Paris, Pierre de Taillac Éditions, 2012.
- Un député à travers la Révolution et l'Empire. Journal de François-Jérôme Riffard Saint-Martin*, introduction, édition et notes, Paris, SPM, Collection de l'Institut Napoléon n° 10, 2013.
- Napoléon et la campagne de France. 1814*, Paris, Armand Colin, 2014.
- Citoyenneté, République et Démocratie en France, 1789-1899*, Paris, Armand Colin, coll. «U», 2014.
- Napoléon et la dernière campagne. Les Cent-Jours. 1815*, Paris, Armand Colin, 2015.
- De Vercingétorix à Villepin. Les plus grands discours de guerre de l'histoire de France* (présentation), Paris, Éditions Pierre de Taillac, 2015.
- Les Naufragés de la Méduse*, Paris, Belin, 2016.
- L'Empire des polices. Comment Napoléon faisait régner l'ordre*, Paris, Vuibert, 2017.

Jacques-Olivier Boudon

Le plancher de Joachim
L'histoire retrouvée d'un village français

Belin:

En couverture: Gustave Caillebotte, *Les Raboteurs de parquet* (détail), huile sur toile, 1875. Paris, musée d'Orsay. © Electa/Leemage.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

INTRODUCTION

Août 2009, je décide d'emprunter la fameuse route Napoléon qui, depuis Cannes jusqu'à Grenoble, en passant par Gap, traverse les Alpes. C'est par cette voie que Napoléon a décidé de gagner Paris au retour de l'île d'Elbe, en mars 1815, pour éviter la vallée du Rhône et une population acquise à la cause royaliste. À l'approche du bicentenaire des Cent Jours et préparant un livre sur 1815, je me devais d'explorer en détail les lieux traversés par l'empereur. À Gap, je m'accorde néanmoins un détour, en direction d'Embrun, remontant le cours de la Durance. Six kilomètres avant Embrun, au village de Crots, naguère les Crottes, se dresse le château de Picomtal, serti de ses tours anciennes. Il offre des chambres d'hôte aux visiteurs désireux de se replonger dans une ambiance médiévale. Je m'y arrête pour la nuit. Ce soir-là, un spectacle retrace l'histoire du château. Le scénario met en scène un menuisier ayant vécu à la fin du XIX^e siècle qui raconte sa vie et parle du village. Le lendemain, j'interroge les propriétaires : ils m'apprennent

comment ils ont découvert, quelques années plus tôt, sous les planches du parquet qu'ils changeaient dans plusieurs pièces, des phrases écrites au crayon noir. Elles avaient été inscrites par le menuisier en charge des précédents travaux de rénovation, au début des années 1880. Pour un historien, ce type de découverte est tout à fait exceptionnel. Immédiatement, je perçois le caractère inédit de cette source et j'obtiens des propriétaires qu'ils me confient le matériau qu'ils ont récupéré. L'aventure commence. Il faut d'abord identifier le menuisier et les personnages dont il parle, il faut ensuite tenter de comprendre dans quel ordre il a écrit les phrases qu'il a laissées, se plonger enfin dans son âme pour saisir le message qu'il a voulu nous transmettre.

Les traces laissées par les gens du peuple sont rares. En faisant revivre Louis-François Pinagot, et surtout en considérant que les gens du peuple qui avaient pris la plume étaient sortis de leur condition, Alain Corbin a suscité un débat parmi les historiens¹. Alain Corbin avait choisi au hasard le personnage qui est au centre du *Monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, reconstituant son environnement immédiat à partir de sources variées, mais sans avoir pu disposer de la moindre source biographique, même pas un interrogatoire de police. À peine Pinagot avait-il signé une pétition à la fin de sa vie. Le menuisier de Picomtal au contraire a laissé des traces de son existence. Il n'est certes pas le premier. Plusieurs ouvriers ou artisans ont aussi raconté leur vie. Parmi eux figurent précisément des menuisiers, sans doute parce

que le menuisier a en permanence un crayon à la main et qu'il multiplie les marques sur les pièces de bois qu'il travaille ou signe les meubles qu'il fabrique. On connaît bien Agricola Perdiguier, compagnon du tour de France devenu représentant du peuple en 1848². Moins connus sont le nivernais Fourquemin ou le menuisier au Grand-Abergement dans l'Ain, nommé Bellod, qui ont tenu un journal au jour le jour, récemment publiés³. Mais les mots laissés par le menuisier du château de Picomtal, Joachim Martin, que même son nom ne prédestinait pas à sortir de l'anonymat, sont d'une autre nature. Ses écrits forment un témoignage exceptionnel, et ce à plus d'un titre. Leur auteur livre ses pensées, ses réflexions, sans tabou, car il sait qu'il ne sera pas lu, du moins de son vivant. Menuisier, il choisit comme support pour l'écriture de son journal l'envers des planches qu'il est en train de poser dans les diverses pièces du château de Picomtal. Parfois, il écrit même sur les morceaux de bois qui lui servent de cale. Il sait que le plancher ne sera pas refait avant 60 ou 80 ans – en fait, il faudra attendre 120 ans pour que les planches soient découvertes. Il se confie donc, avec la volonté de laisser une trace de son existence. Ses propos sont parfois obscurs mais il laisse suffisamment d'indices pour permettre, avec un peu de perspicacité, de saisir ce qu'il a voulu nous dire. Il s'adresse à nous, contemporains des débuts du XXI^e siècle et nous lance un défi. J'ai accepté de le relever. À la différence d'Alain Corbin, sélectionnant Pinagot au hasard dans les tables décennales de la Basse-Frêne dans l'Orne, je n'ai pas choisi Joachim

Martin. D'une certaine manière, c'est lui qui m'a élu. Je n'ai pas été le premier lecteur de ses écrits, mais j'ai été le premier à chercher à le comprendre en explorant au plus profond les tréfonds de son âme. Car au-delà de ce qu'il raconte, c'est une personnalité inattendue qui apparaît, un personnage à certains égards aussi exceptionnel que le meunier exhumé par Carlo Ginzburg⁴. La diversité des thèmes qu'il aborde permet de cerner la personnalité d'un homme, de percevoir ses préoccupations, mais aussi d'entrevoir les contours de sa vie intérieure. De ce point de vue, ses propos, parfaits exemples d'une « écriture ordinaire⁵ », relèvent de la littérature du for privé dont l'étude est en plein renouveau⁶.

Ces propos se présentent sous la forme de 72 textes de quelques mots à quelques lignes, écrits au crayon noir sur la face cachée des lattes de parquet posées par Joachim Martin, dans diverses pièces du château de Picomtal, autour des années 1880 et 1881. Au total, ces 72 textes contiennent près de 4 000 mots, ce qui représente à peine 20 000 signes. Ces 72 textes sont partiellement datés, mais il est impossible de les replacer dans l'ordre exact de leur rédaction. Il est aussi probable qu'ils ne forment que la partie immergée d'un ensemble plus vaste. Plusieurs pièces du château n'ont pas été refaites. De même, Joachim a travaillé dans d'autres maisons. Dans quelle mesure a-t-il usé de la même pratique sur les autres chantiers qui lui ont été confiés au cours de sa carrière ? Quoi qu'il en soit, cette forme d'écriture est, sous bénéfique d'inventaire, totalement inédite. Il existe

de nombreuses manières d'exprimer des paroles ordinaires, à commencer par les graffitis sur les murs des villes, mais aussi des prisons, voire sur des œuvres d'art, qui s'apparentent le plus aux inscriptions sous les planchers, à la différence près que les graffitis sont immédiatement visibles et donc lisibles, alors que les inscriptions sous les planchers sont délibérément celées de son vivant par leur auteur même⁷. Ces bribes permettent de reconstituer l'environnement quotidien, mais aussi mental, d'un menuisier, et partant de se livrer à un exercice de micro-histoire susceptible d'offrir une meilleure connaissance de la société villageoise à l'aube de la République des républicains, tout en l'ancrant dans une histoire qui doit remonter à la Révolution française et se prolonger jusqu'à nos jours.

Car au-delà de Joachim Martin, c'est tout un village qui apparaît, voire un pays, la région d'Embrun. Joachim en est originaire et y reste très attaché, même s'il nourrit quelques rancœurs à l'égard de certains de ses concitoyens. Il évoque plus qu'il ne raconte la vie quotidienne des paysans des Hautes-Alpes et nous invite à en savoir davantage. Pour aller plus loin, il a fallu mettre en œuvre la pratique de l'historien, chercher d'autres archives pour éclairer les propos de Joachim, croiser ces sources puisées aussi bien aux archives nationales que dans les archives locales. Au fil de mes recherches, j'ai recroisé Joachim, qui n'est pas simplement l'homme du plancher de Picomtal, mais aussi un citoyen ordinaire dont on peut connaître la famille, l'environnement social, dont on peut

savoir quels étaient ses revenus, l'état de ses propriétés. J'ai découvert que la plupart des propos laissés sous les planches pouvaient être corroborés par d'autres sources. Le choc fut réel lorsque j'ai retrouvé l'écriture de Joachim, au détour d'un carton d'archives, d'abord au bas d'une pétition conservée aux Archives nationales, adressée au ministre des Cultes et signée par une partie des paroissiens des Crottes contre leur curé, ensuite dans une lettre écrite précisément pour dénoncer ce même curé, lettre conservée aux Archives départementales des Hautes-Alpes. Mais Joachim a aussi laissé sa trace plus sobrement sur nombre d'actes d'état civil, sur les listes d'émargement établies à l'occasion des élections ou encore sur un contrat d'engagement comme sapeur-pompier. Avec ce livre s'achève donc une aventure commencée il y a huit ans, huit années pendant lesquelles j'ai appris à connaître Joachim Martin et souhaité faire partager son existence. Il n'a rien d'un héros. C'est un homme du peuple, un petit propriétaire, comme la France en a tant connu alors. Mais c'est surtout un homme qui a voulu transmettre un message à ses descendants. Il a une claire conscience du temps qui passe et veut s'inscrire dans l'histoire. C'est aussi en cela qu'il est passionnant car il nous permet de retrouver un monde perdu tout en nous forçant à nous interroger sur le sens de la vie tel que pouvait le concevoir un homme de la fin du XIX^e siècle, en un questionnement qui reste naturellement toujours actuel.

CHAPITRE PREMIER

UN MENUISIER DES HAUTES-ALPES

«Heureux mortel. Quand tu me liras, je ne serai plus¹», écrit Joachim Martin sur l'une des planches retrouvées. Il manifeste clairement sa volonté de laisser une trace de son existence, mais aussi de ses pensées. «Mon histoire est courte et sincère et franche, car nul que toi ne verra mon écriture, c'est une consolation pour s'obliger d'être lu.» Il s'adresse évidemment, au-delà des années, au menuisier qui, en refaisant à son tour le plancher, lira un jour ses écrits. Et Joachim dialogue avec lui, interpellant à plusieurs reprises son «ami lecteur». «Ami lecteur le temps passe et ne se ressemble pas» ou encore «Ami lecteur quand tu prendras femme». À quoi peut-il alors penser? Quel secret veut-il dérober à ses contemporains? Pourquoi ne pas en effet tenir un journal en bonne et due forme, voire coucher ses pensées sur son livre de compte? Ses premiers propos révèlent un homme

soucieux de ne pas emporter dans la tombe les secrets qu'il porte en lui, mais en même temps trop craintif pour affronter la société villageoise qu'il décrit avec tant de sagacité.

Dans sa réflexion sur sa manière d'agir, il s'étonne de ne pas avoir eu de devancier dans sa pratique d'écriture. «Depuis 55 ans que nous travaillons ici nous n'avons rien trouvé qui indique l'histoire. Pas un coup de plume, ni crayon. Ne fais pas comme eux, écris toujours ta date. 1880.» Non seulement Joachim date ses écrits, du moins une partie d'entre eux, ce qui est suffisant pour les situer en août et septembre 1880 et 1881, mais il les signe : «1880 Martin Joachim du village Crottes 38 ans». Et ailleurs : «Martin Joachim avoir fait le plancher en août 1880 à 0,75 franc le mètre carré pour Mr Roman ex avocat.» Il associe son père à la réflexion qu'il formule, voulant peut-être indiquer que ce dernier, également menuisier, lui a montré la voie. Ce père a un temps aussi fabriqué des briques, lesquelles sont généralement signées par leur auteur. Une autre branche de sa famille est composée de potiers qui ont eux aussi l'habitude de signer leur production. Les menuisiers du Queyras voisin signent volontiers leurs meubles de façon ostensible, barrant le devant des buffets de leur nom, souvent suivi d'une date². Le menuisier des Hautes-Alpes entend les imiter, mais il ne se contente pas de signer. Il raconte sa vie.

À la découverte de Joachim Martin

Grâce aux indices laissés au revers des planches, le menuisier du château a pu être identifié. Il se nomme Joseph Joachim Martin. Il est né au village des Crottes le 18 avril 1842. Son père, Jean-Joseph Martin, auquel il fait plusieurs fois allusion, alors qualifié de menuisier, a 22 ans à la naissance de son fils, étant lui-même né le 28 mars 1820, dans une famille de cultivateurs implantée sur la commune de longue date³. Les grands-parents paternels de Joachim s'étaient mariés aux Crottes le 1^{er} mai 1817, également jeunes, puisque son grand-père, prénommé Jean-Joseph, était né le 6 pluviôse an IV (26 janvier 1796)⁴ et sa grand-mère, Marie-Anne Maurel, le 19 avril 1793⁵. Si l'on remonte à la génération précédente, on retrouve encore des cultivateurs originaires du village. L'arrière-grand-père de Joachim, Étienne Martin, était ainsi le fils de paysans des Crottes. À la fin du Premier Empire, Étienne Martin paie 15,39 francs d'impôts, soit l'équivalent de trois journées de travail (10,98 de taxe foncière, 1,81 franc pour la taxe personnelle et mobilière et 2,60 francs d'impôt sur les portes et fenêtres)⁶. Joachim n'a pas connu cet arrière-grand-père paternel, mort huit ans avant sa naissance, le 5 février 1834, à l'âge de 78 ans, dans sa maison située dans le hameau de Picomtal. Il n'a pas connu non plus son arrière-grand-mère paternelle, Marguerite Sarrazin, décédée le 9 juin 1838, à 80 ans, chez son fils aîné, Jean-Louis, qui a hérité de la maison familiale. Elle était elle

aussi originaire des Crottes où ses parents, Jean Sarrazin et Marguerite Blanc, étaient cultivateurs.

Du côté des Maurel, l'arrière-grand-père, Jacques, meurt en 1829 à 84 ans. Il était veuf depuis trois ans de Catherine Faure, décédée le 9 mai 1814 à 60 ans et elle aussi enracinée dans le village où ses parents étaient également cultivateurs. Leur fille, Marie-Anne Maurel, grand-mère paternelle de Joachim, avait déjà été mariée, avec François Maure, originaire d'Embrun, le 22 mai 1811⁷ et avait eu de ce premier mariage trois filles. À la veille de son mariage, le père de Joachim vit avec ses parents, mais aussi avec son frère cadet, François, et ses deux sœurs, Adèle et Émilie. Il a également un frère aîné, Jean-Louis, qui est déjà installé. Ses parents ont bien connu le jeune Joachim, dont le grand-père paternel meurt en janvier 1860 et sa grand-mère, Marie-Anne Maurel en 1885. Cette dernière est donc toujours en vie quand Joachim écrit sous les planches du château. La famille paternelle de Joachim est ainsi originaire du village depuis au moins deux générations. Elle est composée de paysans de longue date. On ne sait pas ce qui a poussé son père à devenir menuisier.

Par sa mère en revanche, Joachim a des origines qui débordent vers le Dauphiné et la Provence. Adélaïde Laville est une jeune femme d'à peine plus de 20 ans au moment de son mariage. Née à La Mure (Isère) le 5 juin 1821, elle est arrivée aux Crottes à l'âge de dix ans avec ses parents. Son père, Pierre Laville, était lui-même originaire de Cliousclat, un village de potiers de la Drôme.

C'est du reste cette activité de potier qu'il exerce à La Mure d'abord, aux Crottes ensuite. Son épouse, Madeleine Gapiand, est qualifiée de couturière au moment du mariage d'Adélaïde. Elle meurt en juin 1855, ce qui signifie que Joachim a connu sa grand-mère maternelle. Elle est alors veuve, mais on ignore à quelle date est mort Pierre Laville. Adélaïde avait une sœur, Suzanne, également née à La Mure, le 21 juin 1814. Elle y épouse d'abord François Bernard puis, devenue veuve, se remarie, le 27 juillet 1845, avec Charles Belletty, lui-même originaire de Vif en Isère, âgé de 34 ans et venu s'installer comme potier aux Crottes. Jean-Joseph, le père de Joachim, est l'un des témoins de leur mariage. Leurs enfants sont donc les cousins de Joachim. Ils sont un peu plus jeunes que lui. Il s'agit d'Eugène Charles né le 8 septembre 1849, d'Ernest Charles, né le 16 mai 1852, et de Félix, né le 20 janvier 1856. La famille déménage ensuite à Embrun, puis se disperse⁸.

Le mariage des parents de Joachim a lieu un mois à peine avant sa naissance⁹. Joseph Joachim est donc un enfant conçu hors mariage. On imagine que l'annonce de la grossesse a précipité l'union entre deux jeunes gens qui ont à peine plus de vingt ans. Ils se marient alors civilement, et ne passent pas par l'église. Ceci s'explique par le fait que la mère de Joachim est protestante, comme j'ai pu le découvrir en scrutant les registres paroissiaux conservés aux archives diocésaines de Gap. Étonné de ne pas y trouver l'acte de mariage des parents de Joachim, je me suis rabattu sur son acte de baptême, lequel ne

laissait aucun doute sur les raisons expliquant l'absence de mariage religieux. Joseph Joachim y était en effet qualifié de «fils illégitime et naturel de Jean-Joseph Martin et d'Adélaïde Laville hérétique». Joachim est néanmoins baptisé, ses grands-parents paternels, choisis pour être ses parrain et marraine, s'engageant à le faire élever dans la religion catholique¹⁰. La famille Laville appartient donc à la communauté protestante très fortement implantée à Cliousclat où un temple a été reconstruit en 1831. Aux Crottes en revanche, les protestants sont peu présents. Lorsque l'évêque de Gap, M^{gr} Depéry, effectue sa visite pastorale en 1844, le curé n'en signale que six, évoquant deux mariages civils¹¹. Il fait directement allusion aux Laville dont les deux filles se sont mariées avec des catholiques des Crottes.

Joachim est l'aîné de huit enfants dont les derniers naissent dans les années 1850. Il fait une brève allusion à cette fratrie en en grossissant le nombre : «Une sœur qui a une jambe de bois âgée de 32 ans, mariée à un fou cafetier à Embrun ; voilà ce qui reste de mes douze frères.» Son enfance a été rythmée par la naissance, mais aussi par la mort en bas âge de plusieurs de ses frères et sœurs. Cette impression d'être un survivant est sans doute accentuée par son statut d'aîné. Un an après lui, sa mère accouche d'une fille, prénommée Élisabeth Adélaïde qui, née le 22 novembre 1843, décède à dix-huit mois le 22 mai 1845. La mère de Joachim est alors enceinte de son troisième enfant, une fille qui vient au monde le 1^{er} juillet 1845. Prénommée Marie Adèle, elle ne survit

pas plus longtemps que son aînée puisqu'elle décède à un an, le 25 juillet 1846. Le 27 juin 1847, la famille accueille une nouvelle fille, évoquée plus haut, et qui se prénomme Marie-Émilie Delphine. Puis naît Eugénie Adèle Madeleine, le 22 décembre 1849 ; elle meurt à un an, le 2 février 1851. Marie Anaïs Élodie, née le 21 octobre 1852, meurt le 19 janvier 1857. Puis le couple fait une pause de cinq ans, élevant donc, de 1852 à 1857, trois enfants. Ce n'est que onze mois après la mort de Marie Anaïs Élodie que naît leur septième enfant, Jean Désiré, qui voit le jour le 28 décembre 1857 ; il vit un peu plus longtemps mais ne parvient pas à l'âge adulte puisqu'il meurt à 17 ans le 3 mai 1874. Enfin vient au monde Adèle Adélaïde le 16 décembre 1860, la dernière enfant du couple, qui meurt à quatre ans, le 6 avril 1864. Un examen précis de l'état civil n'a donc permis d'identifier que huit enfants au lieu des douze évoqués par Joachim : soit il a amalgamé à sa fratrie des cousins, soit il a surestimé le nombre de ses frères et sœurs avec à l'esprit le souvenir d'une multitude de naissances. Cette famille nombreuse est encore agrandie par la présence en son sein de la grand-mère paternelle, Marianne Maurel qui, après la mort de son mari, vit avec son fils et sa belle-fille. En 1866, le ménage a encore la charge d'un fils de sept ans, Désiré¹². La mère de Joachim meurt le 31 juillet 1868¹³, sans doute épuisée par les grossesses et la direction d'une aussi grande famille. Au moment où il écrit, Joachim n'a donc plus qu'une sœur vivante, Marie-Émilie Delphine Martin. Elle avait épousé aux Crottes le

12 février 1873 Jean Joseph Philip, aubergiste à Embrun, elle-même étant alors domestique dans cette ville.

La famille de Joachim vit dans une relative aisance. Le père, Jean-Joseph, est désigné comme cultivateur au moment de la naissance de son fils puis lors de la naissance de ses premiers enfants, tandis que sa mère apparaît comme tailleur ou couturière. Mais Jean-Joseph est surtout artisan menuisier comme le sera son fils, du moins à partir de la fin des années 1840 lorsque ses activités de menuisier, vraisemblablement antérieures, prennent le pas sur celles de cultivateur. Joachim y fait plusieurs allusions. «Martin Jean-Joseph a travaillé ici de 1838 à 1878. Mort en 1878 âgé de 60 ans. Est mort minable et insolvable.» En fait, son père est mort le 28 février 1879. Il s'est pourtant interrompu dans son activité de menuisier pendant vingt ans si l'on en croit son fils: «En 1850 mon père eut des discussions avec les gens du pays. C'est ce qui le décida à laisser le métier de menuisier l'espace de 20 ans pour faire des briques.» Sans doute fait-il allusion à quelques différends à propos du règlement de divers chantiers. Mais il était trop jeune au début des années 1850 pour voir en son père un entrepreneur qui a souhaité se lancer dans une nouvelle activité et profiter du dynamisme économique qui accompagne les débuts du Second Empire. Jean-Joseph a en effet développé en 1854 un projet de construction d'une fabrique de briques et de tuiles au quartier dit des Pautasse, à proximité du torrent de Boscodon, sur une parcelle où affleure une ligne de bauxite. Le projet séduit les autorités locales,

Jean-Joseph ayant expliqué qu'en l'absence de briqueterie dans la région, les maçons devaient se rendre à Gap pour en trouver¹⁴. Le maire des Crottes certifie par ailleurs que la parcelle retenue se trouve éloignée du village et surtout de la forêt. On craint naturellement l'incendie. Le sous-préfet ayant donné un avis favorable, l'autorisation de construction est donnée le 29 juin 1854. Le père de Joachim est désormais fabricant de tuiles et de briques. Il entraîne son fils dans l'aventure, ce que ce dernier ne semble guère avoir goûté, rappelant qu'il y a passé une partie de sa jeunesse : « Esclave du malheur que j'étais. » L'expérience est cependant de courte durée, Jean-Joseph cédant la tuilerie à Paul Lozio, un potier d'origine piémontaise, âgé de 65 ans en 1856, qui l'exploite avec son fils Achille, âgé de 35 ans. Au recensement de 1856, Jean-Joseph est qualifié de journalier, puis il reprend peu après ses activités de menuisier. C'est à cette époque que Joachim emprunte cette même voie.

Malgré cet échec, le père de Joachim connaît une aisance relative, que traduit le paiement, au début des années 1860, d'une taxe foncière s'élevant à 51,79 francs, réduite à 21,37 francs dans les années 1870¹⁵. À sa mort, il laisse des biens estimés à 500 francs, comprenant une maison en indivision avec son frère dans le village, 83 ares de vignes, de labours et de taillis également partagés avec son frère¹⁶. C'est un capital modeste mais qui le place dans la partie supérieure des classes populaires. En déclarant que son père est mort « minable et insolvable », Joachim force le trait, et fait sans doute allusion à son

incapacité à régler la question de l'indivision avant sa mort. Cependant, du fait du décès de sa sœur, c'est lui qui se retrouve à la tête de tout ce qu'a laissé son père. C'est avec ce dernier aussi qu'il a appris le métier de menuisier, reprenant un flambeau familial que le père n'a pas totalement abandonné.

Joachim ne s'attarde pas sur son enfance. Il vivait alors avec ses parents chez ses grands-parents paternels au village. Il a fort vraisemblablement fréquenté l'école des Crottes, mais sans doute de manière irrégulière, comme beaucoup d'enfants en cette époque qui a précédé l'obligation scolaire. On dispose de peu de traces de la scolarisation aux Crottes, mais aucun des deux documents qui répertorient les élèves payant la rétribution scolaire en janvier et février 1850, alors que Joachim s'apprête à avoir neuf ans, ne mentionne son nom¹⁷. Ils indiquent néanmoins l'irrégularité de la scolarisation. En janvier, 30 élèves ont acquitté cette rétribution ; ils ne sont plus que 19 le mois suivant. Il est vrai que dix autres élèves en sont exemptés. L'absence de Joachim de ces listes signifie soit qu'il fait partie des dix élèves admis gratuitement à l'école, ce qui est peu probable étant donné le niveau social de son père, soit qu'il n'a pas fréquenté l'école au début de 1850. La dernière hypothèse serait qu'il ait reçu les rudiments d'instruction chez lui, peut-être de sa mère, dont on rappelle qu'elle est de confession protestante, les protestants étant réputés pour favoriser l'apprentissage de la lecture nécessaire à la pratique quotidienne de la Bible. C'est en tout cas à

l'école ou chez lui qu'il apprend à lire, à écrire, à compter, mais aussi à dessiner. Il y acquiert enfin les premiers rudiments d'histoire. Les propos laissés sous les planches dénotent en effet une culture variée. Ils révèlent aussi une prose souvent incorrecte et dysorthographique, mais Joachim doit écrire vite, en phrases syncopées.

Joachim nostalgique de sa jeunesse

Joachim a 38 ans quand il se livre sur les planches du parquet de Picomtal. Il est marié et père de quatre enfants et a le sentiment d'une perte. Il fait un retour sur son passé, se remémore l'époque de sa jeunesse dont il garde un excellent souvenir. Ce temps révolu, évoqué avec nostalgie, est aussi celui de la fête: «Heureux mortel [...] sois plus sage que moi de 15 ans à 25 ne vivant que d'amour et d'eau-de-vie faisant peu et dépensant beaucoup. Ménétrier que j'étais.» Joachim avoue avoir beaucoup joui de la vie, avoir beaucoup bu et courtoisé les jeunes filles de la région. Son statut de ménétrier l'y a naturellement aidé. Le ménétrier est en effet un personnage central de la vie festive des Hautes-Alpes. Il intervient notamment dans les vogues, nom donné aux fêtes patronales. «La veille de la fête, raconte le baron Ladoucette, qui fut préfet des Hautes-Alpes sous le Premier Empire, on va à la quête du ménétrier, on plante un mai dans le champ de la danse, et l'on choisit le plus apparent du pays, pour être, sous le titre d'abbé, le régulateur des plaisirs, le maître des cérémonies, le dépositaire des droits et

de l'honneur du village¹⁸.» Le ménétrier accompagne le personnage désigné sous le nom d'abbé dans sa tournée du village quand, au matin de la fête, il s'en va faire le tour des familles où des filles sont à marier, les fait danser avant qu'elles ne lui remettent un ruban qu'il accroche à sa canne. Le cortège se rend ensuite au lieu du bal où le ménétrier continue de jouer du violon. Il chante des chansons d'amour, sans doute à l'image de cette ritournelle mettant en scène une jeune femme éprise de danse :

Nous allions aux fêtes du village
Nous dansions dans les mêmes rondeaux
Pour amuser cette volago
J'allais prendre pour elle des zozeaux¹⁹.

Naturellement, ce contact privilégié est l'occasion de rencontres féminines dont Joachim ne se cache pas. Il donne même ailleurs des détails, évoquant la femme de l'adjoint au maire, Casimir Gras : « De mon temps dès 18 ans je cajolais sa femme encore fille âgée de 16 ans. » En fait, Joséphine Célestine Garcin, née le 2 mars 1842, a le même âge que Joachim. Il avait donc plutôt seize ans que dix-huit quand ils se sont fréquentés, à condition qu'il n'affabule pas. Joséphine a épousé Casimir Gras le 24 septembre 1868, soit dix ans après les faits relatés par Joachim.

Joachim a mené cette existence pendant une dizaine d'années, de quinze à vingt-cinq ans, soit de l'adolescence à son mariage, environ de 1857 à 1867. Ces dix années correspondent à une période de prospérité pour les campagnes. C'est le temps du Second Empire marqué par

une croissance économique réelle dont ont profité tous les secteurs d'activité. Au salaire qu'il touche comme menuisier s'ajoutent aussi les rétributions versées pour sa participation aux divers bals de la région, car il ne se contente pas de se produire dans la région d'Embrun. Il écume, si on l'en croit, les bals de Gap à Briançon. Vingt ans plus tard, Martin continue à jouer du violon dans les fêtes villageoises. «Hier dimanche 4 septembre la fête a été belle à Savines et je crois qu'il en sera de même à Embrun.» Ces bals lui rapportent encore quelques compléments de revenus. «Hier St Laurent tout s'est bien passé. Robert de Baratier et sa femme ont diné chez moi et le soir jouer au violon : 10 francs.» Il gagne donc deux fois et demie, en jouant du violon, ce que lui rapporte une journée de travail.

Mais les belles heures de sa jeunesse sont passées : «Pour moi je languis sur cette terre, hélas où j'ai passé de si beaux jours comme le plus fort ménétrier violon. De Gap à Briançon l'on te parlera de moi.» Quarante ans après que Joachim a parlé des bals de sa jeunesse, au début du XX^e siècle, le curé des Crottes souligne combien cette tradition de danse était très ancrée dans le village : «La jeunesse en général est très volage. Elle maintient parfaitement la réputation des habitants des Crottes qui, de longue date, ont celle d'être de forts danseurs. Un bal est installé en permanence, presque tous les dimanches, tout à côté de l'église²⁰.» Même s'il a continué à jouer du violon, Joachim a dû modérer ses ardeurs au moment de son mariage.

CHAPITRE IV

La vie quotidienne d'un menuisier	77
<i>Joachim menuisier</i>	78
<i>La multiplicité des chantiers</i>	84
<i>Le travail de la terre</i>	88

CHAPITRE V

La République au village	91
<i>Les maires du village</i>	92
<i>Le conseil municipal en crise</i>	98
<i>Les élites du canton</i>	104
<i>La culture politique de Joachim</i>	108
<i>L'école au village</i>	110
<i>L'œuvre de la République</i>	114

CHAPITRE VI

La sexualité vue par Joachim	121
<i>Le choc de l'infanticide</i>	121
<i>La sexualité au confessionnal</i>	128
<i>Les relations extraconjugales</i>	131
<i>Soupçons de pédophilie</i>	137

CHAPITRE VII

L'espace et le temps	141
<i>De la Durance aux horizons lointains</i>	141
<i>Joachim et l'histoire</i>	145
<i>Le rapport à l'écriture</i>	150
<i>Une passion pour le fait divers</i>	154

CHAPITRE VIII

L'Église, le prêtre et les femmes	163
<i>Le clergé paroissial</i>	163
<i>Une pratique religieuse en déclin</i>	169
<i>Haro sur le curé</i>	177
<i>Église et médecine</i>	184

CHAPITRE IX

La fin d'un monde	193
<i>La dispersion de la famille Martin</i>	194
<i>Les descendants de Joseph Roman</i>	197
<i>Le château en héritage</i>	203

ANNEXES

<i>Les écrits de Joachim Martin</i>	209
<i>Lettre de Joachim Martin au préfet des Hautes-Alpes, 18 mars 1884</i>	223
<i>Remerciements</i>	227
<i>Notes</i>	229
<i>Sources</i>	241
<i>Bibliographie</i>	245